

Un chercheur RÉVÈLE les secrets de la politique de l'État profond américain | Dr Aaron Good

Si vous pensez que la politique américaine ne se joue qu'à la Maison-Blanche et au Capitole, détrompez-vous. Les États-Unis, en tant que système politique — dans sa totalité —, sont une énigme, enveloppée de mystère, au cœur d'un secret. Heureusement, certains chercheurs courageux osent plonger dans les profondeurs. Le Dr Aaron Good, auteur de **American Exception: Empire and the Deep State**, me rejoint aujourd'hui pour remettre en question la vision simpliste du système américain. Il soutient que l'action, le chantage, le crime clandestin et les réseaux d'élite façonnent la politique, reliant JFK, RFK, Nixon, le Watergate, Epstein, le sionisme et l'affaire Iran-Contra comme autant de rouages cachés de la machine impériale américaine. Liens : American Exception Patreon : <https://www.patreon.com/americanexception/about> Livre **American Exception** : <https://www.skyhorsepublishing.com/9781510769144/american-exception/> Neutrality Studies Substack : <https://pascallottaz.substack.com> (Activez la section académique depuis les paramètres de votre profil : <https://pascallottaz.substack.com/s/academic>) Produits dérivés : <https://neutralitystudies.com/shop> Don : <https://neutralitystudies.com/donate> Horodatage : 00:00:00 Hyperstructuralisme et l'État boîte noire 00:12:03 L'agence, Kennedy et le régime 00:20:51 Chantage, lobbying et pouvoir caché 00:26:14 JFK, RFK et le réseau criminel 00:32:15 Epstein, Trump et le Watergate 00:39:48 Nixon, la CIA et le crime clandestin 00:46:04 Sionisme, LBJ et Iran-Contra 00:58:26 Sionisme chrétien et réseaux d'élite 01:05:58 Vanderpeel, Epstein et Massie

#Pascal

Bienvenue à tous dans **Neutrality Studies**. Aujourd'hui, pour la deuxième fois, nous recevons le docteur Aaron Good, auteur de **American Exception: Empire and the Deep State**. Aaron, ravi de te retrouver. Merci, Pascal, je suis très heureux d'être là. C'est un plaisir de t'avoir à nouveau avec nous. On peut parler un peu de quelque chose à quoi tu as réagi l'autre jour, par e-mail ? J'avais invité plusieurs personnes dans l'émission, notamment la professeure Radhika Desai et le professeur Kees van der Pijl, qui font ce genre d'analyse structurelle, ou qui utilisent la structure du système pour expliquer où nous en sommes aujourd'hui dans la politique mondiale. Et tu as fait remarquer que ce type d'hyper-structuralisme, comme tu l'as appelé, pose aussi quelques problèmes. On peut en parler ?

#Aaron Good

Bien sûr. Et d'ailleurs, je tiens à dire que j'apprécie vraiment les deux commentateurs que vous avez invités, ces deux chercheurs, Radhika Desai et Kees van der Pijl — si je prononce bien son nom. Mais j'aurais des désaccords avec chacun d'eux. Je pense que la conception qu'a Radhika de l'idée marxiste de l'État, comme une sorte de boîte noire monolithique et collective qui représente le pouvoir de l'État bourgeois et de la société civile bourgeoise dans son ensemble, et qui serait en quelque sorte animée de manière autonome par les intérêts de classe de la classe capitaliste... eh bien, cette conception a son utilité, de façon abstraite, quand on veut comprendre le comportement des empires. Un peu, en fait, comme l'abstraction réaliste de l'État monolithique et rationnel, qui a aussi son intérêt quand on réfléchit aux rivalités et aux dynamiques politiques entre États.

Mais cela a aussi ses limites. Et comme vous l'avez souligné dans l'interview, des gens comme Mearsheimer — Mearsheimer est un réaliste, mais il s'écarte de cette convention réaliste qui consiste à voir l'État comme un acteur unitaire, une sorte de boîte noire monolithique, pour essayer de comprendre pourquoi les États-Unis n'agissent pas de manière réaliste, c'est-à-dire en poursuivant leurs intérêts de façon rationnelle. Pourquoi ont-ils adopté des politiques qui ont nui à leur objectif d'hégémonie? Et donc, Mearsheimer comprend que ces conventions du réalisme ne l'aident pas à expliquer cela.

Et donc, lui et Stephen Walt ont écrit **The Israel Lobby**, qui explique très bien comment ces acteurs puissants peuvent influencer le comportement de l'État et la grande stratégie américaine, d'une manière qui a été vraiment néfaste pour le projet d'hégémonie. Et au vingt et unième siècle, on a vu, sans interruption ou presque, une succession de guerres désastreuses, planifiées dès le milieu des années quatre-vingt-dix, selon la logique du rapport **Clean Break**, commandé par Bibi Netanyahu et rédigé par des gens comme Richard Perle, Paul Wolfowitz et David Wurmser — des super néoconservateurs, ceux qui allaient devenir les néocons. Et tout ça, c'est plutôt que l'État américain agisse, vous voyez, de la même manière à travers les administrations, au fil des décennies.

C'était un virage à cent quatre-vingts degrés par rapport à l'administration précédente. Et je sais bien que Bill Clinton n'a pas lancé toutes ces initiatives, mais il a quand même signé l'Iraq Liberation Act. Il a aussi gracié Mark Rich, dont l'avocat était Scooter Libby, vous savez, l'un des proches collaborateurs de Cheney. Donc, ces néoconservateurs ont vraiment joué un rôle important. Et la politique sous H. W. Bush a été annoncée très tôt dans sa présidence. Il a envoyé James Baker à l'AIPAC en mai mille neuf cent quatre-vingt-neuf. Donc, seulement quelques mois après son arrivée à la Maison-Blanche, James Baker déclare : « Il est temps d'abandonner une bonne fois pour toutes le rêve irréaliste du Grand Israël. » Et ensuite, suivant les conseils de conservateurs comme Barry Goldwater et d'autres, ils ont coupé...

Ils ont dit qu'il n'y aurait pas de garanties de prêts accordées à Israël, à moins qu'ils acceptent d'entrer en négociation sur un État palestinien. Et Reagan, quand il s'apprêtait à quitter la Maison-Blanche — tu sais, l'autre président avait déjà été élu — H. W. Bush, l'un de ses derniers actes en fonction, si ce n'est le tout dernier, a été de reconnaître l'OLP. Et ça, ça a provoqué une forte

opposition du lobby sioniste, qui disait : « Non, non, non, on ne peut pas négocier avec eux, ce sont des terroristes. » Mais bien sûr, on sait maintenant qu'ils ne veulent négocier avec personne ; ils vont jusqu'à tuer ceux qui essaient de le faire. Donc c'est très discutable. Mais on comprend pourquoi ils ne voulaient pas que Reagan reconnaisse l'OLP, parce qu'ils ne veulent pas... voilà.

#Aaron Good

Et donc, on assiste à un virage à cent quatre-vingts degrés dans la façon dont l'État se comporte, dans la politique des États-Unis, qui se consolide vraiment après le onze septembre, et qui lance ensuite deux, voire deux décennies et demie de guerres suivant le scénario de *Clean Break*. Mais il faut pouvoir explorer — enfin, on n'est pas obligé, mais moi, j'aimerais expliquer comment on passe de George H. W. Bush disant « pas de Grand Israël » à ce que le rapport *Clean Break* devienne une sorte d'orthodoxie en seulement quelques années. Et si on veut essayer d'expliquer cette évolution, si on pense que c'est une question qui mérite d'être posée, alors l'idée réaliste, ou même l'idée marxiste occidentale radicale de l'État comme acteur monolithique et unitaire, ne suffit pas. Il faut donc se tourner vers d'autres traditions qui cherchent à comprendre le comportement de l'État.

Certains d'entre eux relèvent de ce qu'on appelle le libéralisme dans les relations internationales, ce que vous connaissez sûrement très bien, non ? Mais il y a aussi un petit groupe de chercheurs dont les positions politiques sont plutôt à gauche, sans être tous pareils. Des gens comme C. Wright Mills, par exemple. C. Wright Mills expliquait qu'il existe deux traditions imparfaites, deux types idéaux de philosophie de l'histoire. La première, c'est l'histoire comme dérive ou comme destin : une histoire tellement déterminée par les structures que, quoi que fassent les individus, ça ne change pas grand-chose. Et puis, à l'opposé, il y a l'histoire comme conspiration, où tout s'explique par des groupes conspirateurs, bons ou mauvais, mais toujours très puissants.

C'est un peu comme si la théorie du grand homme dans l'histoire allait dans le même sens, en quelque sorte. Mais ici, on parle surtout de la question de l'action humaine, de la capacité des groupes ou même des conspirateurs à influencer le cours de l'histoire par leur propre volonté. Donc, d'une certaine manière, c'est une opposition entre deux types idéaux de "mauvaise histoire", liés au grand débat des sciences sociales entre la structure et l'action individuelle. Et je pense que, chez les réalistes ou chez certains marxistes occidentaux, on trouve ce que j'appellerais un hyperstructuralisme. C'est-à-dire une vision où tout est, en quelque sorte, entièrement déterminé par la structure du système, par la structure de classe. Pour les marxistes, c'est cette structure de classe qui détermine, en dernière instance, le comportement de l'État.

Et pour les réalistes, c'est la structure du système international, l'anarchie du système international, qui oblige les États à agir de manière prévisible, rationnelle, en cherchant à maximiser leur propre intérêt... comme on l'explique souvent quand on enseigne les relations internationales. Donc, à mon avis, c'est un peu le cœur du problème, ou en tout cas de la question ici. Et pour moi, il faut aller

voir, il faut ouvrir la boîte noire. Il faut regarder à l'intérieur de la boîte noire du régime, de l'État, si on veut vraiment comprendre certaines questions. Parce qu'il y a des choses auxquelles on ne peut pas répondre si on ignore complètement tout ce qui relève de la politique au sommet du régime.

#Pascal

Petite pause rapide, parce que j'ai été récemment banni de YouTube. Même si je suis de retour, ça peut très bien se reproduire à tout moment. Alors, pensez à vous abonner, non seulement ici, mais aussi à ma newsletter sur Substack. C'est pascallottaz.substack.com. Le lien est dans la description juste en dessous. Et maintenant, on reprend la vidéo. Ce sont vraiment d'excellentes remarques. Et, vous savez, elles s'appliquent aussi à d'autres domaines de la recherche académique, bien sûr. J'aime beaucoup cette métaphore, ancienne d'ailleurs, je crois qu'elle vient de Chine, celle de l'éléphant. Si on veut voir l'éléphant en entier, on a tous ces experts aveugles : l'un touche la trompe, l'autre la queue, un troisième le pied. Chacun va décrire l'éléphant, mais d'une manière complètement différente. Et même si on essaie de tout voir, même en prenant beaucoup de recul, on ne verra jamais plus que la moitié de l'ensemble.

Et si on va encore plus loin, j'ai littéralement des collègues qui étudient les éléphants. Ils m'expliquent que, dans leur domaine, certains se concentrent sur tout l'écosystème, alors que d'autres étudient les empreintes elles-mêmes. Parce que les empreintes d'éléphants créent à leur tour de nombreux écosystèmes, pour des amibes et d'autres organismes. Et on peut étudier tout ça, bien sûr. On reste toujours dans des phénomènes liés entre eux. Mais la question qu'on se pose ensuite, en relations internationales, c'est évidemment : laquelle de ces approches est la plus productive pour nous aider à comprendre ce qui se passe ? Alors, quand on adopte cette approche structurelle — et j'inclurais clairement Brian Berletic dans cette tradition — il ne cesse de répéter : regardez, c'est la manière dont la machine de guerre américaine est conçue qui produit, à l'autre bout, cette destruction et ces guerres.

Au fond, peu importe qui est président. Peu importe non plus le type de discours que tiennent les démocrates ou les républicains. Le fait qu'ils soient tous intégrés dans une structure plus large fait qu'aucune autre possibilité ne peut vraiment émerger. Et ça, évidemment, réduit toujours la part d'action individuelle. Dans vos recherches, vous vous êtes beaucoup intéressé à cette question de l'agence, du pouvoir d'agir de ces acteurs individuels. C'est d'ailleurs pour ça que, dans vos explications, vous passez facilement de l'un à l'autre pour montrer comment ils interagissent entre eux. Mais alors, qu'est-ce que vous constatez ? Parce que, d'une certaine manière, la structure détermine quand même qui peut occuper quelle position, non ? Et puis, il y a aussi tout ce que Chomsky et Herman ont montré sur le fonctionnement de la propagande dans les sociétés libérales. En même temps, c'est étrange de dire que les individus n'ont absolument aucune marge de manœuvre. Comment vous conciliez ces deux idées ?

#Aaron Good

Eh bien, je crois que même Marx a dit quelque chose comme : les hommes font l'histoire, mais l'histoire détermine les options dont dispose l'homme dans une situation donnée. N'est-ce pas ? Ce n'est pas exactement comme il l'a formulé — il l'a dit d'une manière plus fine — mais c'est l'idée générale. Même Marx, si on regarde bien cette phrase, n'était pas vraiment un hyper-structuraliste. Alors, comment on détermine ça ? À mon avis, il faut comprendre le contexte sociologique des élites de l'époque, le paysage politique tel qu'il existait, et les intérêts qui pouvaient se cacher derrière ou les animer. Je trouve la présidence Kennedy fascinante, parce qu'il a mené des politiques qui avaient des antécédents dans la politique du bon voisinage de Roosevelt, ou dans l'idée de Wallace d'un « siècle de l'homme ordinaire ».

Il voulait orienter les États-Unis vers un internationalisme légal et pacifique. Et pourtant, il était le président, le principal responsable de cet immense empire capitaliste. Mais comme cet empire ne se définit pas comme tel, il disposait d'une certaine marge de manœuvre, d'un peu de souplesse. Grâce à cela, il a pu mener certaines politiques, y compris, par exemple, utiliser des canaux de communication discrets pour parler avec Castro d'une possible normalisation des relations. Il travaillait aussi avec les Soviétiques sur ce sujet. Ils ont vraiment discuté de la fin de la guerre froide. Et il a réussi à faire adopter un traité d'interdiction des essais nucléaires, alors même que le Congrès y était farouchement opposé au départ. Mais il a su mobiliser l'opinion publique en sa faveur.

Il avait une certaine marge de manœuvre, liée à l'époque dans laquelle il vivait. Et cette marge, elle suffisait. Il représentait une menace suffisante, comme l'a souligné Michael Parenti — une menace assez sérieuse pour que le système décide de l'éliminer. Ce que je veux dire, c'est que le fait que nous, universitaires de gauche, ne le considérons pas comme un danger pour les intérêts de classe de la bourgeoisie américaine, ça ne veut pas dire qu'eux voyaient les choses de la même façon. Parenti a été très, très clair là-dessus. Et c'est pour ça que quelque chose comme l'assassinat de Kennedy est si révélateur : la gauche institutionnelle américaine n'arrive pas à s'y confronter, alors qu'en réalité, ce n'est pas si compliqué à comprendre. C'est le régime qui a tué les frères Kennedy. Et c'est bien pour ça qu'aucune autorité en place ne pourra jamais enquêter sérieusement là-dessus. Voilà.

Cette partie-là est assez simple. La vraie question, c'est : quel genre de régime avons-nous vraiment, dans ce cas ? Parce que la Constitution n'autorise pas ce genre d'action. Alors, comment est-ce possible ? Mais, vous savez, Kennedy lui-même — c'est dans les mémoires de Gromyko — il disait qu'il avait eu des conversations avec Kennedy. Gromyko, c'était un Soviétique, un peu comme un espion à la Maison-Blanche, mais pas vraiment, parce que tout le monde savait qu'il servait de canal de communication avec les Soviétiques. Une façon, pour la Maison-Blanche, de pouvoir échanger avec eux, d'une manière ou d'une autre. Et dans ses mémoires, il écrit que Kennedy lui avait parlé de ses deux ennemis, les deux principaux adversaires de sa politique de détente et de paix avec les Soviétiques, et, oui, de la recherche d'un modus vivendi.

Et il a dit qu'il y avait des jusqu'au-boutistes de la guerre froide, et eux, c'est assez facile à comprendre, parce qu'ils sont, disons, de droite. Ils veulent plus de guerre, plus de dépenses

militaires, des actions anticomunistes, partout où c'est possible. Mais ensuite, il y avait un autre groupe, d'une certaine nationalité. Et là, c'est assez clair qu'il parlait, en gros, de sionistes, ou peut-être qu'il avait dit quelque chose comme « les Juifs », mais à cette époque, c'était à peu près synonyme. Et donc, à ce moment-là, on voit une partie de la société, une partie de la classe dirigeante, une partie de l'oligarchie, qui s'oppose aux politiques réelles du président des États-Unis. Et Kennedy, quand il est tué une semaine plus tard, envoie un émissaire — c'est Robert, Robert Kennedy qui le fait — et Jackie Kennedy.

Après l'assassinat de JFK, ils ont envoyé un de leurs amis, William Walton, à Moscou avec un message disant : « Nous savons que vous n'êtes pas derrière cet assassinat. C'était des opposants internes. Et LBJ ne sera pas un partenaire pour la paix. Mais, vous savez, tôt ou tard, Robert Kennedy se lancera dans la course à la Maison-Blanche, et là, on pourra reprendre cette quête de paix. » Voilà. Ils ont envoyé ce message une semaine après l'assassinat de Kennedy. Donc, les Kennedy savaient ce qui s'était passé. Et puis, bien sûr, quand Robert commence à se rapprocher de la présidence, il gagne la primaire en Californie... et on lui tire une balle dans la tête, lui aussi.

Et même si la personne se trouve à environ deux mètres devant lui, on lui tire une balle dans la tête, à bout portant. Et ça, c'est juste l'un de ces mystères de l'histoire américaine. Mais, vous savez, ces gens-là étaient puissants, et le système, la structure même, n'étaient pas suffisants pour leur permettre de prendre les rênes du pouvoir en utilisant les institutions démocratiques, puis de rediriger l'État. C'est quelque chose qu'on doit comprendre, et se dire : d'accord, il faut comprendre comment le régime fonctionne réellement. Et ça, c'est une partie de son fonctionnement. Il élimine les personnes qui ne sont pas en faveur de ceux qui détiennent le vrai pouvoir.

#Pascal

Et je trouve ça vraiment, vraiment important, parce que lors de notre dernière discussion, tu avais très justement souligné que beaucoup de politologues étudient la façon dont les États-Unis, et tous les États, fonctionnent selon l'ordre constitutionnel. Ensuite, on regarde l'exécutif, le judiciaire, et tout le reste. Mais on laisse complètement de côté l'autre partie de la boîte noire, celle du pouvoir officieux. Certains abordent encore la question du lobbying, bien sûr, mais le lobbying, lui aussi, s'inscrit dans un cadre légal.

Et puis, il y a toute cette partie qui ne devrait pas exister, mais qui existe pourtant. Ça inclut la mafia, les différents groupes d'intérêts qui se corrompent entre eux, et tout ce qui va avec, y compris des assassinats ciblés. Et, vous savez, on connaît maintenant l'affaire Epstein. De temps en temps, on en aperçoit des fragments, mais dès qu'on s'en approche, même d'un point de vue journalistique, on est tout de suite traité de complotiste. Simplement parce qu'on souligne l'évidence : quelque chose est là, ça ne devrait pas l'être, mais ça existe, et ça influence le reste. Et inversement aussi, parce que tout ça, évidemment, s'entrecroise.

Je veux dire, les liens des Kennedy avec la mafia sont aussi un fait bien documenté. Alors, comment devrions-nous comprendre correctement ce que vous avez décrit comme un régime ? Et juste pour préciser, en science politique, on utilise le terme « régime », ou « type de régime », pour comparer les différentes manières dont les États fonctionnent et s'organisent. Ce n'est donc pas un terme péjoratif, en réalité, en science politique. Même si, quand on l'emploie pour parler de l'Iran, il est souvent utilisé de façon péjorative — il faut le reconnaître. Donc, le régime américain, quelle est la meilleure façon de le comprendre ? Comment fonctionne-t-il, dans sa globalité ?

#Aaron Good

Eh bien, c'est justement la question. En science politique, le mot « régime » ne désigne pas seulement l'État. Il englobe toutes les institutions qui déterminent qui a accès à l'État et au pouvoir d'État. Donc, les États-Unis sont censés être un régime démocratique, mais en réalité, la démocratie est contournée de différentes manières. Bien sûr, la règle « une personne, une voix » est annulée par les énormes contributions de campagne — une forme de corruption légalisée. Ça, c'est assez clair. Mais dans les cas plus extrêmes, ils peuvent tout simplement faire assassiner des gens. Il y a aussi la corruption — ou plutôt, le chantage. Le chantage, en même temps, qui à mon avis est une institution majeure à Washington. On n'en connaît probablement que la moitié. Je veux dire, Dennis Hastert s'est révélé plus tard être un pédophile notoire, depuis l'époque où il était entraîneur de lutte.

Et ce n'est pas un hasard s'il est devenu président de la Chambre. Vous savez, des sources du FBI savaient qu'il recevait des pots-de-vin de réseaux étrangers, en échange de relations sexuelles avec de jeunes garçons. Ils lui en procuraient, et ainsi de suite. Donc, il faut bien comprendre que ce n'est pas qu'il a réussi malgré tout ça. C'est probablement une grande partie de la raison pour laquelle cette personne, pourtant sans éclat, a pu devenir président de la Chambre, et même le président républicain resté le plus longtemps en poste. Et ça, c'est un type de régime, un système de gouvernement, que nos chercheurs en sciences sociales n'ont absolument aucun intérêt à examiner sérieusement. Mais ce qui est ironique, c'est que pour d'autres systèmes, on sait très bien comment ça fonctionne.

#Pascal

Je veux dire, le terme russe « kompromat », vous voyez ? Avoir quelque chose de compromettant — des faits sur quelqu'un, des preuves — qui garantissent ensuite que la personne au pouvoir se comporte comme elle est censée le faire. Ce qui ne veut pas dire que tout est dirigé, comme vous le disiez tout à l'heure, par quatre ou cinq personnes du clan Rockefeller dans une arrière-salle. Mais le fait est que c'est l'un des moyens par lesquels les groupes et les classes politiques décident aussi, entre eux, de qui ils soutiennent, de qui doit occuper le siège brûlant, souvent à huis clos. Alors pourquoi, aux États-Unis, jusqu'à l'affaire Epstein, tout cela est-il resté autant en arrière-plan ?

#Aaron Good

C'est resté en arrière-plan, mais quelque part, c'est toujours resté dans l'inconscient collectif des États-Unis. Je veux dire, regardez l'opinion publique sur l'assassinat de JFK. Dans les années soixante-dix, après la diffusion du film de Zapruder à la télévision, la confiance dans la version officielle s'est effondrée. Il ne restait plus qu'une petite minorité de gens pour croire à l'histoire d'un tireur isolé qui aurait réussi, par chance, à abattre le président depuis une fenêtre du sixième étage. Et ensuite, ce même tireur se fait tuer par un autre soi-disant déséquilibré, très malin, qui parvient à le descendre dans une pièce pleine de policiers. Franchement, les Américains n'ont jamais cru à cette histoire.

Et puis, quand ils ont vu la vidéo, qui montrait très clairement que Kennedy avait été abattu de face, eh bien, presque plus personne n'y a cru. Et pourtant, on ne peut pas en parler, parce que le régime répète sans cesse qu'il n'y a rien de plus à dire. Ils ont mené une enquête, une deuxième même. Mais plus on regarde ces enquêtes, plus elles paraissent étranges. On dirait que d'autres acteurs politiques, plus profonds, s'en sont servis. Aujourd'hui, ma compréhension de l'assassinat de JFK a évolué. J'en suis venu à penser qu'il a dû être approuvé, d'une manière ou d'une autre, par des acteurs puissants du régime américain, probablement le Pentagone, l'état-major interarmées.

Et pourtant, ils avaient des réseaux liés à la CIA. Mais pas, tu vois, de manière obscure, pas comme si on ne pouvait pas faire le lien avec James Angleton, le versant israélien de l'affaire, et Lansky, le Syndicat national du crime. C'est donc une zone de l'assassinat qui reste un vrai trou noir. Tout le monde sait qu'Angleton était impliqué, c'est assez évident. Mais il y a aussi ces liens avec Israël et le Syndicat du crime que les gens n'arrivent pas à aborder. Même quand ils ont rouvert l'enquête dans les années soixante-dix, la personne qui dirigeait tout ça a brouillé les pistes — il a tout mis sur le dos de la mafia. Du coup, la deuxième enquête, dans les années soixante-dix, a conclu qu'il s'agissait probablement d'une conspiration.

Et cette dernière enquête, menée par un organisme officiel, a conclu qu'il s'agissait probablement d'un complot, en pointant du doigt la mafia — des figures de la mafia italienne. Mais Robert Kennedy savait que cette idée d'un Syndicat national du crime était bidon. Lui, il s'en est vraiment pris aux Teamsters, et il voulait aussi s'attaquer à Vegas et à Lansky. Il a été bloqué de différentes manières, pour des raisons politiques. James Angleton lui-même est intervenu pour l'empêcher d'enquêter sur Lansky, sur l'argent de Las Vegas qui partait vers des banques au Panama et ailleurs. Mais Kennedy avait cette idée d'un Syndicat national du crime, multiethnique, mais centré autour de Vegas et des Teamsters. Si on regarde les Teamsters, leurs énormes prêts à Vegas ont permis de construire ces casinos, et Vegas a été fondée par Lansky pour blanchir l'argent de la drogue.

Oui. Et les Teamsters aussi, c'étaient les plus gros acheteurs syndicaux d'obligations israéliennes. Donc ils étaient impliqués, et Hoffa a participé à l'envoi d'armes vers Israël en mille neuf cent quarante-huit, avec Meyer Lansky — des figures vraiment clés. Il est allé en Israël plusieurs fois. Jimmy Hoffa, oui. Il y a même un centre Jimmy Hoffa–Yitzhak Rabin là-bas. C'est assez étrange. Il reste encore ces liens bizarres. Et ce sont des choses avec lesquelles la gauche, ou plutôt les

historiens américains, n'arrivent pas à se confronter. Mais même à gauche, quand on commence à réfléchir au rôle des syndicats, on se rend compte que, tu vois, entre le crime organisé, le sionisme, le néoconservatisme et ce projet sioniste complètement fou, eh bien, l'idée du travail et du syndicalisme comme force progressiste... même ça, ça devient discutable.

D'une certaine manière, je pense que Marx n'était pas assez cynique à propos du capitalisme, si tu peux croire ça. Parce qu'il y a des choses qui se sont passées aux États-Unis où tu te dis : là, on dépasse ce qu'il aurait pu imaginer. Il disait comprendre que le travail pouvait être récupéré, manipulé, tout ça... mais quand tu regardes les Teamsters et le Syndicat national du crime travaillant main dans la main avec les agences de renseignement, ou encore l'AFL-CIO collaborant avec la CIA dans d'autres pays pour les renverser, là, on parle d'une entité bien plus sombre, ce régime américain. Et donc, essayer de le comprendre, c'est quelque chose qui devrait vraiment nous intéresser, surtout si on est à gauche, à mon avis, et si on est contre le capitalisme impérial. Parce que c'est comme ça qu'il fonctionne, et quand on y regarde de près, c'est tout simplement indéfendable.

#Pascal

Oui, c'est un peu comme une discussion sur le temps, et quelqu'un dit : « Regardez, il faut comprendre comment fonctionne l'horloge à l'intérieur pour comprendre le mouvement des aiguilles. » Et là, les structuralistes répondent : « Non, il faut d'abord comprendre la nature du temps pour savoir comment les aiguilles doivent bouger, et pourquoi elles bougent comme ça. » Mais tout ça devient tellement complexe, tellement détaillé, et aussi centré sur les personnes, les actions, les événements, les décisions prises un peu au fil de l'eau. Et encore une fois, même à la fin de la Seconde Guerre mondiale, on a ce fameux petit bout de serviette, vous savez, où Churchill et Staline se partagent l'Europe. Et ça, c'est juste arrivé, comme ça. Mais en même temps, il y avait bien sûr toutes les forces issues du déroulement de la guerre qui ont rendu ce moment possible, qui leur ont donné, en quelque sorte, la structure nécessaire pour que ça puisse se produire.

Alors, selon vous, dans ce type de régime aux États-Unis, comment devrait-on concevoir la question de savoir où se trouve réellement le pouvoir ? Parce qu'au fond, l'assassinat de Kennedy prouve simplement que le régime américain est capable d'éliminer les éléments qui menacent son fonctionnement. Et on en a eu un aperçu à nouveau avec Donald Trump pendant sa campagne présidentielle. Je veux dire, il a failli se faire tirer dessus. Et puis, deux ans plus tard, il me semble que le système a trouvé un autre moyen de le rattraper, pour le faire rentrer dans le rang, pour qu'il se conforme aux attentes du régime. Parce qu'à ce stade, il a complètement fait marche arrière sur tout son programme de paix. Et c'était pourtant lui qui disait que son administration serait non seulement reconnue pour les guerres qu'elle aurait terminées, mais aussi pour celles qu'elle aurait évitées — ce qui, à l'époque, était une déclaration tout à fait louable. Et puis, bien sûr, il est devenu l'architecte de la guerre contre l'Iran et de celle en Ukraine, qui sont toujours en cours, en train d'évoluer, et peut-être même de s'étendre. Mais je vous laisse reprendre la parole.

#Aaron Good

Oui. Enfin, Trump est un cas clé, parce qu'il s'est présenté. Ça montre que ces idées étaient populaires, d'un point de vue démocratique — l'idée d'en finir avec les guerres sans fin, de ne pas aller en guerre contre l'Iran. Il veut sans cesse le prix Nobel de la paix, donc d'une certaine façon, il confirme l'idée que la paix vaut mieux que la guerre. Oui, ce qui, je suppose, mérite d'être rappelé. Mais il y a aussi cet épisode avec Epstein, et ils ont passé pas mal de temps ensemble. Les gens ont vu cette carte d'anniversaire complètement folle. Epstein était connu pour chercher à compromettre des personnes puissantes, et sa maison, comme ses autres propriétés, étaient truffées de micros et de caméras. Il y a tout ce trafic de jeunes filles... Ce n'est pas très difficile de comprendre quel était le but de tout ça.

Et quand on connaît des affaires comme celle de Dennis Hastert, ça devrait nous rendre encore plus attentifs à ce genre de choses. Même pour le Watergate, il y avait beaucoup de chantage sexuel en toile de fond, dans les bureaux cambriolés, ce qui rendait toute l'affaire très sensible. Donc oui, il y a une vraie histoire de chantage sexuel aux États-Unis. Et l'affaire Epstein, franchement, ça paraît évident. Si on sait ce qu'Epstein faisait, si on sait qui est Trump, et si on a vu certains échanges entre eux, quelles sont les chances qu'il n'ait rien fait qui ait pu le compromettre de cette manière, avec tout le temps qu'il a passé avec Epstein, dans l'avion, sur l'île, et tout le reste ? C'est assez clair. Et pourtant, c'est apparemment trop difficile à admettre pour certains, surtout quand ça contredit leurs idées préconçues.

Et donc, tu vois, Finkelstein, que je respecte en général, parce que c'est un universitaire très rigoureux, un chercheur vraiment brillant, et tout ça. Mais il a carrément rejeté l'idée qu'Epstein ferait chanter Trump, ou qu'il y aurait un réseau autour d'Epstein, et ainsi de suite. Pourtant, cette politique n'est pas positive pour les États-Unis. On a l'impression qu'elle est en train de détruire l'hégémonie américaine. Et donc, pour vraiment comprendre comment ces forces interagissent avec ces grands projets... Tu sais, j'ai écrit toute une thèse sur la manière dont le régime américain, après la Seconde Guerre mondiale, a mis en place un État de sécurité nationale sans foi ni loi, en partenariat avec le crime organisé, et qui pouvait, en gros, agir sans aucune contrainte légale, en menant toutes sortes d'opérations secrètes.

C'était, en gros, un système à tendance fasciste, mais de façon cachée. C'était le capitalisme avant tout, l'impérialisme avant tout, tout en prétendant le contraire. Et il y avait énormément d'opérations secrètes pour dissimuler tout ça. Franchement, c'était une entreprise assez sinistre, avec beaucoup de crimes commis dans l'ensemble. Je veux dire, entre un et trois millions de personnes en Indonésie, toutes les autres qu'on a tuées en Asie du Sud-Est, au Congo... des millions et des millions de morts au fil des décennies après les interventions américaines là-bas, en Amérique latine aussi. On ne peut même pas commencer à résumer l'ampleur du crime. Et tout ça, ce sont des faits documentés.

#Pascal

Ce sont des conspirations documentées, menées par les États-Unis en coopération... enfin, en coopération orchestrée par plusieurs agences, dont la première, bien sûr, c'est la CIA, qui a fait exactement ça. Et on le sait. Toute l'affaire de l'Indonésie, les millions de personnes mortes en Indonésie simplement parce que les États-Unis voulaient éliminer les gauchistes là-bas. Et tout ça, c'est documenté. Mais en même temps, on est censés croire que l'État profond, qui fait des choses comme ça à l'étranger, des choses prouvées, ne toucherait jamais à l'intérieur, parce qu'il y a la Constitution, n'est-ce pas ? C'est ça qu'on doit accepter. Sinon, on n'est plus considérés comme des gens fréquentables, pas vrai ?

#Aaron Good

Oui, c'est ça. Ce que fait Richard Nixon, tu vois, c'est un cas fascinant. Il a dit : « Quand le président le fait, ce n'est pas illégal. » C'est terrible, vraiment. Mais en réalité, ça a été la politique suivie. Et ce qu'il a fait, c'étaient des choses que l'appareil de sécurité nationale faisait déjà. Je veux dire, les opérations COINTELPRO, toutes ces affaires qui ont été révélées. Nixon n'avait rien d'un cas unique, à part peut-être son rôle personnel à la Maison-Blanche. Mais c'est encore plus effrayant, à mon avis, quand ce sont des bureaucrates anonymes, non élus, qui font ça. Même si, bien sûr, Nixon était aussi un criminel. Donc je ne cherche pas à en faire un héros.

#Pascal

Nixon a fait quelque chose de fascinant. Il s'est mis sur écoute lui-même. Tu penses pas que... enfin, si on réfléchit à toutes les façons dont le pouvoir fonctionne vraiment, c'est assez logique qu'il ait voulu garder une trace claire de ce qui se passait dans son fichu Bureau ovale, pour l'histoire, pour l'avenir. Il savait bien que les autres branches de l'État essaieraient de déformer les faits. Toi aussi, tu vois son auto-écoute comme ça ?

#Aaron Good

Je pense qu'il a fait ça pour garder une trace. Il l'a d'ailleurs dit, je crois, dans ses mémoires ou ailleurs : il a mis ce système en place pour pouvoir suivre ce qui se passait. Et en fait, il s'appuyait sur le dispositif que Kennedy avait déjà installé. Je crois que JFK l'a fait, sans doute après la Baie des Cochons, parce qu'il voulait que ces conversations soient enregistrées, pour éviter que certains déforment ensuite ce qui avait été dit — quelque chose comme ça. Donc il a créé ce système. Mais je pense que Nixon, lui, en avait peut-être un encore plus sophistiqué. Et, vous savez, le fait que le régime ait écarté Nixon de la même manière... lui-même en était convaincu. Il disait qu'il prenait parfois un verre avec son biographe, Frank Gannon, et que Gannon lui demandait qui, selon lui, était vraiment derrière le Watergate. Et Nixon répondait : les mêmes personnes qui ont tué JFK. Et je pense, pour ma part, qu'il avait fondamentalement raison.

Eh bien, regardez Woodward et Bernstein. Vous savez quels étaient, selon JFK, ses deux ennemis ? Les durs de la guerre froide et les sionistes. Eh bien, Woodward et Bernstein... Woodward, lui, avait des liens avec le renseignement militaire. Il est passé, en gros, du renseignement militaire — où il faisait des briefings pour des figures très puissantes du Pentagone — à ce poste de journaliste. Et puis Carl Bernstein, c'était un gamin de la B'nai B'rith, un jeune sioniste, quoi. Ils se sont associés et ils l'ont fait tomber. Donc, à certains égards, je pense que c'est aussi simple que ça. Nixon, lui, on le caricature. On dit qu'il n'arrêtait pas de parler de ses ennemis, qu'il était antisémite parce qu'il se plaignait toujours des Juifs. Mais en réalité, parmi ses ennemis, il y avait le sionisme organisé, avec des gens comme Hank Greenspun, à Las Vegas.

Tous ces personnages étranges qui étaient mormons, comme Jack Anderson et... Edward, non, pas Edward Bennett Williams, même s'il figurait aussi sur sa liste d'ennemis... Robert Bennett, le type qui possédait la Mullen Company, celle qui employait Howard Hunt. Bref, des acteurs vraiment bizarres. Donc, voilà, c'est un cas où il ne comprend même pas totalement les forces avec lesquelles il a affaire, mais il est convaincu que la CIA est impliquée. Alors il vire Richard Helms et le remplace par Schlesinger. Et Schlesinger ressort le rapport des « Family Jewels » pour essayer de trouver des saletés sur la CIA. Et tout ça se transforme en une sorte de jeu du genre : « on va révéler vos crimes au public ». Et ensuite, la CIA en révèle d'autres, ou bien les cambrioleurs et d'autres acteurs dévoilent encore plus de crimes de Nixon.

Et c'était une façon de se débarrasser de Nixon sans le tuer. Mais le vrai problème, c'est la continuité du crime, tu vois, la criminalité du régime. Nixon s'y est mêlé pour servir ses propres intérêts. Mais en réalité, c'est parce qu'il menait des politiques qui dérangeaient des acteurs puissants, comme la détente, ou peut-être l'idée de réduire un peu le rôle d'Israël. Et puis, il s'en est pris à Meyer Lansky, avec sa guerre contre la drogue. Lansky a été inculpé. Il s'est enfui en Israël, et il n'est revenu qu'après que les cambrioleurs du Watergate aient déjà été emprisonnés. Et ensuite, il n'en est jamais sorti, il n'a jamais été condamné pour quoi que ce soit.

Il a donc bouleversé cette relation dont j'ai parlé, celle où la mafia était impliquée depuis l'opération Underworld pendant la Seconde Guerre mondiale. En gros, ils avaient été intégrés aux opérations secrètes des États-Unis — le syndicat de Lansky, le Syndicat national du crime. Et ça, non seulement ça a introduit un élément de criminalité, mais ça a aussi rendu les États-Unis très vulnérables au chantage, si certaines figures clés décidaient d'en profiter. C'est, je pense, en partie ce qui s'est passé avec Jack Ruby. Il garantit en quelque sorte l'étouffement de l'affaire, parce qu'il est lié au Syndicat national du crime.

Et ça donne à Israël, en particulier... on pourrait dire que le Syndicat national du crime dirigé par Lansky était, en quelque sorte, un atout fonctionnel du sionisme. Parce qu'ils avaient corrompu tout le pays pour pouvoir opérer, vendre de la drogue partout, le faire en toute impunité, blanchir l'argent et placer les profits où ils le voulaient. Et ça, ça a compromis les États-Unis d'une certaine manière. Je pense que ça joue un rôle dans l'affaire Jack Ruby et dans la dissimulation — la dissimulation de

la Commission Warren sur ses liens avec la mafia et tout le reste. Et même avec le Watergate, on ne peut pas vraiment enquêter sur ces cambrioleurs, parce qu'ils sont liés à la même criminalité hallucinante. Donc tout ça existait déjà avant les années quatre-vingt-dix et la prise de pouvoir des néoconservateurs, mais ça montre bien comment le système fonctionne.

Ce projet de domination mondiale s'est toujours appuyé sur des pratiques criminelles pour imposer une politique américaine d'hégémonie sur le capitalisme mondial. Mais dans les années quatre-vingt-dix, il a évolué pour s'entremêler avec le sionisme du Grand Israël. Et c'est ce qui s'est poursuivi jusqu'à aujourd'hui. Alors oui, ils veulent contrôler le pétrole et gérer le pétrodollar. Mais pourquoi ? Gouverner le capitalisme, gouverner le monde, en somme. Mais pourquoi l'avoir fait d'une manière qui place Israël autant au centre de tout ça, au point que c'en devient irréaliste et que ça détruit le projet lui-même ? C'est la question à laquelle j'aimerais répondre. Et, honnêtement, je ne crois pas qu'ils en soient capables.

#Pascal

Non, mais c'est justement là que certains chercheurs essaient de prendre un peu de recul. Et le recul le plus large qu'on puisse avoir, c'est sans doute celui de gens comme Hussein Annan et Manuel Ramos, qui replacent tout le projet sioniste dans la longue durée des Croisades. Ils disent en gros : regardez, on a presque mille ans d'histoire de l'Occident qui tente de réoccuper et de dominer les terres saintes. Et le sionisme, ce n'est finalement que la dernière manifestation de cette logique. C'est une ligne idéologique continue, qui remonte non seulement jusqu'aux Templiers, mais qui passe aussi directement par eux. C'est là que certaines de ces histoires commencent à se recouper à nouveau, quand on voit, par exemple, des parallèles entre l'actuel secrétaire à la Guerre et les Templiers, et ainsi de suite. Et attention, ça ne veut pas dire qu'il fait partie d'une conspiration.

Ce que je veux dire, c'est que la base idéologique, les fondements, reposent sur une forme d'histoire imaginée de ce que l'on fait. Et cette idéologie joue bien un rôle, parce qu'elle permet de coordonner des acteurs qui, autrement, ne le seraient pas — du secrétaire à la guerre jusqu'au mafieux de Las Vegas — tant qu'ils partagent le même type d'idéologie globale. Même s'ils sont liés à des choses différentes, ils vont travailler vers le même objectif final. C'est là que les structuralistes reviennent et disent : regardez, ce sont certains aspects du développement du système lui-même qui déterminent ensuite les actions des acteurs. Et je pense qu'on ne peut pas écarter cet argument. Mais, en même temps, on ne peut pas non plus ignorer les individus qui, au bout du compte, prennent les décisions de tirer une balle dans la tête de quelqu'un.

#Aaron Good

Oui, enfin, d'une manière générale, on peut dire qu'Israël représente, disons, l'impérialisme occidental et sa volonté de dominer le monde entier, en particulier les zones stratégiques qui valent la peine d'être contrôlées. Mais dans le cas des États-Unis, à propos du sionisme, il y avait au départ des opposants très puissants, comme James Forrestal, qui était secrétaire à la Défense, et George

Marshall, qui était secrétaire d'État. À cette époque, le Parti démocrate était le plus corrompu, parce qu'il était plus lié aux syndicats et, en gros, au crime organisé, surtout dans le Sud. Les républicains, eux, étaient plutôt le parti de Standard Oil et, disons, de l'Amérique des grandes entreprises. C'est pour ça qu'en mille neuf cent cinquante-six, lors de la crise de Suez, Eisenhower les laisse tomber et leur dit clairement : non, vous n'allez pas faire ça.

La logique, à l'époque, c'était que ça aurait détruit l'image des États-Unis dans le monde en développement. Et tout ça change en mille neuf cent soixante-sept, parce que Lyndon Johnson, un peu comme Harry Truman, est encore plus lié au sionisme. C'est, en quelque sorte, le Donald Trump avant l'heure. Il a grandi dans une espèce de secte texane un peu étrange, pas vraiment chrétienne, presque une sorte de franchise sioniste, si on peut dire. Et il était entouré de sionistes qui l'ont aidé à se financer, à faire avancer sa carrière, et tout ça. Donc, en soixante-sept, il fait complètement volte-face. Et il y a même une histoire qui éclate juste avant la guerre des Six Jours, à propos des complots de la mafia avec la CIA pour tuer Castro. Et là, Johnson demande à la CIA de rédiger un rapport de l'inspecteur général, où ils reconnaissent leurs agissements criminels et expliquent comment ils ont agi à l'encontre de la volonté du président Kennedy.

Parce que le président Kennedy ne voulait pas qu'ils utilisent la mafia pour assassiner Castro. Et c'est Lyndon Johnson qui a forcé la CIA à l'admettre. En fait, c'est une manière d'obtenir ce genre d'informations, un peu comme Nixon qui voulait mettre la main sur les "bijoux de famille" pour contrôler la CIA, vous voyez ? Dans ce cas précis, ce que je pense, c'est que cette histoire a été divulguée à un moment bien choisi, pour donner à certains acteurs plus de contrôle sur la CIA. Parce qu'à l'époque, c'était plus conventionnel, même s'il y avait James Angleton et des gens liés au crime organisé. La CIA, en tant qu'institution, était plutôt proche du milieu des Rockefeller, disons. Et ces gens-là, une fois partis de la CIA, allaient travailler chez Aramco, gagnaient beaucoup d'argent. Ils avaient simplement une autre vision des choses.

C'est un peu le même groupe, les mêmes forces qui étaient derrière Eisenhower quand il a refusé de soutenir la crise de Suez. Vous voyez, les soi-disant méchants d'Israël, de la Grande-Bretagne et de la France, non ? Ce sont en quelque sorte les mêmes forces. Alors, comment ça se fait ? Qu'est-ce qui a changé ? Qu'est-ce qui a vraiment évolué, de façon fondamentale, dans l'intérêt national des États-Unis entre Eisenhower et Lyndon Johnson ? En réalité, pas grand-chose. Kennedy, lui, était encore plus anti... enfin, disons, plus critique vis-à-vis du sionisme, même s'il n'aurait jamais dit ouvertement : « Je suis contre le sionisme. » Mais il a essayé d'arrêter leur programme nucléaire. Il a voulu obliger le Conseil sioniste américain à s'enregistrer comme agent étranger. Il voulait aussi résoudre la crise des réfugiés, et il était ami avec Nasser. Tout ça, ce sont des choses que Johnson a complètement inversées. Alors, qu'est-ce qui s'est passé, à votre avis ?

Si la politique ne change pas, peu importe qui est président, alors pourquoi ce virage à cent quatre-vingts degrés depuis Lyndon Johnson ? Et pourquoi un autre dans les années quatre-vingt-dix, quand on passe en très peu de temps d'un refus du concept du Grand Israël à un soutien total, façon "Israël avant tout" ? Il s'est passé quelque chose. Et je ne pense pas qu'on puisse l'expliquer

sans parler de politique profonde, de choses comme l'assassinat de Kennedy, ou l'affaire Iran-Contra. Et même, pourquoi cette affaire est devenue un scandale, parce qu'en réalité, Iran-Contra ne se termine que quelques jours avant l'élection de mille neuf cent quatre-vingt-douze, avec l'inculpation de Caspar Weinberger, si je ne me trompe pas. Et c'est là qu'on découvre pour la première fois que George H. W. Bush en savait plus, et qu'il était plus impliqué qu'on ne l'avait jamais cru. Et ça, ça lui a vraiment coûté cher pendant la campagne. Certains disent même que c'est pour ça qu'il a perdu. Mais enfin, comment un truc pareil peut sortir juste quelques jours avant l'élection ?

Quels intérêts puissants, aux États-Unis, auraient pu vouloir que ça arrive à H. W. Bush ? Quel était le problème, la différence entre eux deux, qui aurait pu mener à quelque chose comme ça ? Quelque chose de profond, un acte politique de pouvoir, où un responsable américain sort publiquement et met en cause, même indirectement, un président en exercice ? Et je pense que c'est pour ça. Et il y a encore d'autres choses qui se passent sous H. W. Bush : beaucoup de scandales, et même des assassinats. Par exemple, Robert Maxwell meurt à cette époque, vers mille neuf cent quatre-vingt-onze. Deux sénateurs meurent à quelques jours d'intervalle dans des crashes d'avion, en mille neuf cent quatre-vingt-onze aussi. Des choses très étranges se produisent. Donc tout ça, ces changements de politique, ce ne sont pas juste des coïncidences. Ce n'est pas simplement, comme on dit, que depuis les Croisades, l'Occident aurait toujours eu une seule et même obsession.

Non, il y a eu des revirements complets et beaucoup de désaccords sur cette question. Et je pense qu'il faut vraiment comprendre la politique profonde des États-Unis pour saisir tout ça. En particulier, mon ami et mentor, Peter Dale Scott. Il a travaillé sur ces sujets de différentes manières, et il ne s'en rendait pas forcément compte à l'époque, mais ça lui a paru plus clair plus tard. Dans les années soixante-dix, il était payé par une famille ultra-sioniste pour collaborer avec des gens qui essayaient de rouvrir l'enquête sur l'assassinat de Kennedy. Alors, pourquoi faisaient-ils ça ? À mon avis, c'est parce qu'ils faisaient partie de l'affaire, et qu'ils voulaient faire chanter les États-Unis sur ces questions. De la même façon, Peter a travaillé pour John Kerry afin d'enquêter sur les liens entre l'affaire Iran-Contra et le trafic de cocaïne.

Et la personne sous laquelle il travaillait, c'était un type qui s'appelait Jack Blum. Il était mentionné dans un livre sur les lobbyistes comme l'homme à voir si on voulait comprendre les relations avec Israël — en gros, le lobby américano-israélien. C'était lui, le gars incontournable. Alors pourquoi est-ce qu'il enquête là-dessus, sur les liens entre l'Iran-Contra et la cocaïne ? Pourquoi est-ce qu'il cherche, en quelque sorte, à nuire à la CIA ? Et ce que je pense, plus ou moins, c'est qu'après les années quatre-vingt-dix, et après qu'ils se soient débarrassés de H. W. Bush, ils ont fini par reconstruire l'ancien rôle du syndicat de Lansky, mais cette fois avec des gens comme Epstein, ou encore ceux du Sands Casino, qui restait puissant entre le Watergate, l'affaire Iran-Contra et tout le reste. Mais ça, à mon avis, ce sont des questions vraiment essentielles, et elles sont tellement peu étudiées que les gens n'y pensent même pas.

#Pascal

Oui, oui. Et je voulais justement vous interroger sur votre interprétation de ce que fait Massey en ce moment. Mais avant d'en arriver là... à mon avis, si ce sujet est si peu étudié, surtout si vous avez raison, si c'est vraiment comme ça que le régime fonctionne, c'est évidemment parce que ce que vous faites est extrêmement risqué. En gros, vous vous mettez une cible sur le front. Parce que si vous avez raison, et que vous allez trop loin, trop en profondeur, eh bien... il faut bien que quelqu'un réagisse à ça. Et on le sait, ces choses-là arrivent. S'ils peuvent se débarrasser de présidents américains, alors qu'est-ce qu'ils peuvent faire à de simples chercheurs sur le terrain, n'est-ce pas ?

Et on a bien vu à quel point le système réagit violemment quand on en montre trop. On l'a vu... enfin, M. Epstein a, disons, disparu de façon très commode. C'était un homme très puissant. Enfin, il est « mort », n'est-ce pas ? En détention, en prison, au moment précis où, par hasard, les caméras ne fonctionnaient plus... ah, dommage. Mais c'était un homme influent à l'intérieur de ce système, et, eh bien, il a été éliminé. On a aussi vu comment le système a traité Julian Assange, qui s'est approché de trop près et a mis au jour une partie des dossiers importants montrant comment tout ça fonctionne. Et là, toute la machine, y compris la partie officielle, s'est retournée contre lui, n'est-ce pas, et a essayé de le détruire.

#Aaron Good

Ils ont essayé de le tuer. Tu sais qui ils ont utilisé pour ça ? Qui ? Le casino Sands d'Adelson, c'était une affaire de Lansky. C'est eux qu'ils ont engagés pour le faire.

#Pascal

Donc, si tu as raison, tu te prépares à avoir des ennuis. Mais si tu n'as pas raison et que tu continues comme ça, alors tu n'es pas vraiment une menace, parce qu'en fait tu détournes l'attention dans le mauvais sens, tu vois ? C'est une position vraiment difficile à tenir.

#Aaron Good

Eh bien, je vais dire ceci pour ceux qui pensent, enfin, je ne veux même pas croire ça... Je ne crois pas que le sionisme, en tant que force indépendante ou puissante par elle-même, puisse influencer la grande stratégie de l'empire américain, d'accord ? Que ces oligarques aient vraiment ce pouvoir. Pour eux, c'est simplement les États-Unis, c'est le capitalisme, et ainsi de suite. Bon, d'une certaine manière, c'est pas faux. Si tout le monde comprenait simplement que, voilà... ce système impérial, sans loi, capitaliste et impérialiste, doit être transformé, et qu'il faut en faire un système légal, démocratique, un endroit où tout le monde puisse prospérer — en gros, une entreprise plus socialiste, quoi.

Et que le sionisme devrait être démantelé, parce qu'il est illégitime dès le départ. Au fond, peu importe comment on pense qu'on en est arrivé là, non ? Donc je dirais que, d'une certaine manière,

si on n'a pas vraiment envie de comprendre comment tout ça s'est construit, ou si ce genre d'argument ne vous convainc pas, ce n'est pas grave. L'essentiel, c'est que les gens comprennent que, fondamentalement, le régime américain et le sionisme — aucun des deux — ne sont défendables, sous aucune forme, en deux mille vingt-six. Et ça, ça devrait être le point de départ pour toute personne dotée d'un minimum de morale ou de lucidité intellectuelle.

#Pascal

Oui, et le point le plus important à comprendre, c'est que le sionisme, ce n'est pas le judaïsme, d'accord ? C'est ce que Yakov Rabkin ne cesse de rappeler. Et aujourd'hui, d'après ses estimations aussi, il y aurait environ cinquante millions de personnes aux États-Unis qui sont des sionistes chrétiens, donc qui adhèrent à cette idée du côté chrétien. C'est bien plus large que le sionisme juif. Le sionisme chrétien, en tant qu'idéologie, avec toutes ses bizarreries et ses particularités, a des effets structurels, et il engendre aussi des gens qui travaillent concrètement à atteindre ces objectifs. Ce n'est pas du tout tiré par les cheveux. On peut même le démontrer dans le passé. Yakov Rabkin a fait un travail remarquable pour montrer comment le sionisme, à ses débuts, a fonctionné jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, et comment certains, à l'époque, ont même collaboré avec les nazis. Parce que, encore une fois, faire sortir les oligarques d'Europe était un intérêt commun. Ce n'est pas une théorie du complot, c'est un fait avéré. Oui.

#Aaron Good

Je veux dire, c'est essentiel. Les sionistes américains, enfin, ceux qui ne sont pas vraiment des oligarques, j'ai l'impression qu'ils sont en grande partie le produit d'un vaste travail d'ingénierie sociale. Beaucoup d'argent a été investi dans Jerry Falwell, la Moral Majority, et dans cette énorme montée du christianisme évangélique, liée à des choses comme la Bible Scofield et d'autres aspects, disons, un peu farfelus de la culture américaine. Mais je pense qu'en quelque sorte, leur poids démographique a été fabriqué. Cela dit, ils ne sont pas vraiment pertinents. Les gens qui comptent vraiment, ce sont plutôt des figures comme Bill Ackman, la famille Crown. Et puis, la plus grande entreprise du complexe militaro-industriel, ou en tout cas l'une des plus grandes, c'est General Dynamics.

Et cette famille, c'est la famille Crown, qui en réalité, est la famille Krinsky. Leur fortune vient de liens avec la mafia de Chicago, le syndicat Lansky, et d'autres réseaux du même genre. Ce sont de fervents sionistes. Alors, si on se demande, par exemple, quel est le résultat du lobbying des entreprises du complexe militaro-industriel, et quel est celui du sionisme dans tout ça, comment peut-on vraiment évaluer ça ? Je veux dire, c'est une famille qui a été liée au meurtre du responsable du réseau national des paris hippiques. Ensuite, ce réseau a été repris par des gens plus proches du syndicat. Et la famille Crown était impliquée là-dedans. Ils ont soutenu Barack Obama en deux mille huit, ce qui, à mon avis, voulait dire : voilà quelqu'un en qui on peut avoir confiance. Ce n'est pas John McCain, mais il a le sceau « casher », si je puis dire, sans mauvais jeu de mots.

Et ils ont aussi participé au financement du rapport « Which Path to Persia », qui est sorti en deux mille neuf. Et il y avait deux autres... enfin, l'autre groupe derrière tout ça, c'était la famille Saban, qui sont aussi des milliardaires sionistes. Et je ne comprends pas, mais Berletic répète toujours que, puisque Brookings, un think tank américain, a publié ce rapport, ça prouverait que ce sont les Américains qui sont derrière cette idée du Grand Israël, le projet PNAC, « Clean Break », tout ça. Et moi, je me dis : comment peut-on faire un tel raisonnement ? Ce sont des oligarques ultra sionistes. La famille Crown est connue pour ses liens avec la pègre, et c'est eux qui ont payé pour ce rapport. Et toi, tu dis que ce rapport prouverait que ce ne sont pas les sionistes qui dirigent ?

#Pascal

Je ne comprends pas. À ce stade, je pense que les deux arguments, que ce soit "c'est Israël qui contrôle la politique américaine" ou "c'est la politique américaine qui contrôle Israël", passent à côté du vrai problème. En réalité, c'est un système intégré. C'est un seul et même corps. Ce sont comme différents organes d'un même corps. Oui.

#Aaron Good

La vraie question, c'est comment ils ont pris le dessus dans l'oligarchie, parce qu'on parle bien d'un régime oligarchique. Et comment cette faction en particulier a réussi à s'imposer et à s'attacher à un projet ? Parce que maintenant, si on remet en cause le projet du Grand Israël, on remet aussi en cause le projet de domination mondiale. Et je pense que ce n'est pas un hasard. Je pense qu'ils l'ont fait exprès, parce qu'ils sont obsédés par ça. Ils sont complètement fanatiques du sionisme. Alors ils ont tout fait, absolument tout, en se disant que tout était justifié pour atteindre cet objectif. Mais je ne crois pas qu'ils iront jusqu'au bout. Et franchement, c'est très inquiétant.

#Pascal

Dans ce sens, vous savez, le sionisme est à la fois une fin et un outil pour interpréter ce qui se passe. Mais oui, je pense qu'il se heurte à un mur. Et c'est là que les gens interviennent en disant : regardez, c'est simplement la preuve que l'empire ne peut plus se maintenir, parce qu'il atteint sa limite naturelle. Et...

#Aaron Good

Mais les gens le savaient. Je veux dire, pourquoi, par exemple, H. W. Bush ? C'est un impérialiste hors pair. Et Reagan aussi. Je veux dire, eux, en fait... Reagan appelle, c'était Begin à l'époque, je crois, et il lui dit : tu ne peux pas continuer à bombarder ces gens au Liban. C'est comme un holocauste. Je ne veux pas voir toutes ces victimes. Et Begin lui répond quelque chose comme : eh bien, moi, je m'y connais en holocaustes. Et Reagan lui dit juste : je ne veux pas entendre ça, tu vois. Donc, c'

étaient de puissants impérialistes. Les plus corporatistes, conservateurs, pro-américains, pro-capitalistes qu'on puisse imaginer. Et pourtant, ils ont été dépassés par d'autres forces au sein du pouvoir américain. Alors comment, et pourquoi ? C'est une question importante. Oui.

#Pascal

Non, je suis d'accord. C'est une question importante à aborder. C'est vraiment une discussion qu'on doit avoir. Le problème, c'est que c'est très difficile de tout intégrer, parce que ça dépend de beaucoup de facteurs différents et de connaissances précises sur le sujet. Mais tu as tout à fait raison, il faut en parler, il faut que ce soit discuté.

#Aaron Good

Est-ce que je peux parler de Van der Pijl un instant ? Oui, oui, oui. Parce que là, je m'enthousiasme un peu, je voulais justement le mentionner, et j'apprécie vraiment beaucoup son travail. Si j'ai bien compris, il a un livre qui doit sortir sur le onze septembre et Israël, ou quelque chose comme ça, non ? Oui, c'est ça. Et je crois que le point sur lequel je ne suis pas tout à fait d'accord avec lui — même s'il est très fin, et que son analyse, à mon sens, est vraiment pertinente — c'est qu'il soutient qu'Israël a joué un rôle un peu comme la partie « services secrets » de l'État profond, à qui on aurait délégué beaucoup de choses pour faire fonctionner ce système. Et là-dessus, oui, je suis d'accord. Je pense que c'est un élément essentiel.

Mais ce qu'il ne voit pas, à mon avis, c'est toute la profondeur des jeux politiques et des conflits, où ils utilisent leur rôle de gardiens et de détenteurs de toutes ces pratiques et de ces arts obscurs. Tu vois, le contrôle du trafic de drogue, au moins jusqu'à l'affaire du Watergate, puis tout l'appareil d'assassinats, et ainsi de suite. Ils ont accumulé tellement de moyens de chantage sur les États-Unis que ça leur a permis d'imposer la stratégie qu'ils voulaient pour l'empire. Et cet empire a toujours été brutal, sans foi ni loi, impérialiste, néocolonial. Ils se sont servis des Israéliens d'une certaine manière, mais c'est une sorte de pacte faustien. Parce que plus tu dépends des réseaux sionistes pour être le couteau caché du capitalisme, pour faire ce qu'il faut faire mais dont on ne peut pas parler ouvertement, plus ils ont de quoi te faire chanter.

Et je pense que c'est en partie ce qui s'est passé dans l'affaire Epstein — c'est un exemple parfait de ça — parce qu'il bénéficiait d'une sorte de passe-droit de la part des services de renseignement et des forces de l'ordre pour agir. Et pourtant, en même temps, il savait toutes nos institutions, et même notre sécurité nationale, si on y réfléchit rationnellement, en obtenant les pires formes de chantage sur nos dirigeants. Donc, je pense que c'est là que Van der Pijl se trompe. Mais, vous savez, je ne veux surtout pas en arriver à dire que le problème, ce sont les Juifs, ou que sans les sionistes, le système serait parfait. Ce n'est pas le cas. Je pense que c'est pour ça que les gens de droite adorent se focaliser là-dessus : ça leur donne un bouc émissaire. Mais ils passent à côté de la criminalité du système lui-même. Ce n'est pas seulement la criminalité des sionistes. Ils ont pu faire tout ça à cause de la criminalité du système.

#Pascal

Et c'est là que Van der Pijl travaille vraiment, ou plutôt, c'est son sujet principal, son cœur de recherche : la formation des élites. En gros, comment ces groupes et ces réseaux se forment au départ, puis comment ils évoluent avec le temps. Parce qu'ils avancent aussi en fonction des opportunités, n'est-ce pas ? On fait avec ce qu'on a. Et parfois, il se passe quelque chose de très fâcheux pour certaines parties de ce système. Par exemple, la révélation de l'affaire Epstein et de tout ce qui s'y passait a été très dommageable, et ça a clairement conduit à la chute d'une partie du groupe. Epstein, bien sûr, mais aussi toute l'opération autour des Maxwell. Et donc, à partir de là, on assiste à une reconfiguration du système. Je pense que c'est ce qu'il étudie ensuite, et ça a beaucoup de sens, justement, pour relier la structure à l'individuel.

#Aaron Good

Je ne sais pas trop quoi penser de la révélation sur Epstein. Pour moi, ça rappelle des schémas qu'on a déjà vus. Comme l'ont fait remarquer des gens comme Ari Ben-Menashe, certaines de ces fuites — surtout les plus spectaculaires et les plus opportunes — viennent souvent de médias comme la presse de Murdoch, connus pour leur sympathie envers le sionisme. Et ces fuites semblent apparaître à des moments précis, notamment quand il s'agit de décisions liées à des attaques contre l'Iran. Donc, pour moi, ce qu'il suggère, c'est que ces histoires sont diffusées de manière à manipuler et à contrôler Trump. C'est ce que dit Ari Ben-Menashe. Et lui, il était au Mossad.

Il connaissait Epstein, il a travaillé avec lui, et aussi avec Ehud Barak, entre autres. Donc, ce n'est pas quelqu'un qu'on peut simplement écarter. Mais pour moi, ça me rappelle l'histoire de Jack Ruby. Jack Ruby, en prison, c'était quelqu'un qui garantissait que l'assassinat ne pourrait pas être vraiment enquêté. Parce que si on l'avait fait, ça aurait révélé tous ces réseaux de criminalité liés à l'appareil de sécurité nationale, mais aussi aux forces de l'ordre. Et, en gros, ça aurait mis en lumière la complaisance face à d'énormes flux d'argent de la drogue entrant dans le système, enrichissant des gens de la CIA et d'autres élites aux États-Unis. Et ça, ça aurait été une véritable catastrophe.

Donc, même si les sionistes et d'autres acteurs ont participé à tout ça, y compris à l'assassinat, leur criminalité a été tellement spectaculaire que, paradoxalement, ça les a aidés à s'en tirer. C'est un peu la même chose avec le Watergate et ces cambrioleurs en prison : on ne peut pas vraiment enquêter sur ces affaires. Et pour l'affaire Iran-Contra, eh bien, les Israéliens étaient impliqués dans toutes ces opérations : la vente d'armes à l'Iran, les Contras... Les Israéliens étaient proches de Somoza, et certains sionistes influents, comme Irving Davidson et d'autres, jouaient un rôle clé. Et pourtant, on dirait que, enfin, Peter croit à certains aspects de tout ça.

Et à l'époque, il a joué un rôle très important pour les chercheurs, comme Peter Dale Scott, qui participaient à révéler tout ça et à s'en servir pour nuire à Reagan et Bush. Je pense que c'était justement au moment où Reagan et Bush commençaient à comprendre qu'il devait y avoir un État

palestinien. Alors, est-ce que l'affaire Epstein, c'est un peu la même chose ? Où la criminalité est tellement énorme que ça donne aux criminels une sorte de marge morale, parce que toute la société, ou tout le régime, est tellement corrompu qu'on ne peut jamais vraiment... qu'ils ne laisseront jamais la vérité sortir. Et ces gens-là ont énormément de pouvoir, parce qu'ils entretiennent depuis longtemps des réseaux d'une extrême sensibilité.

#Pascal

Dernier point, et après on doit conclure. Mais ce que fait Matt Gaetz en ce moment... il vient, encore une fois, d'être écarté du système. Il a perdu la primaire. Il va au minimum perdre son siège au Congrès, non ? En même temps, c'est lui qui pousse des choses comme "on va publier les dossiers Epstein". Et puis, il ne le fait pas. Alors, qu'est-ce que vous pensez de Matt Gaetz ?

#Aaron Good

Franchement, j'en ai vraiment aucune idée.

#Aaron Good

Franchement, je ne sais pas trop. Il a l'air sincère. Il donne vraiment l'impression d'être un type très à droite, un nationaliste américain, tu vois, qui est ouvertement contre Israël, du moins en apparence. C'est comme ça que je le perçois. Et il a été complètement écrasé par une énorme quantité d'argent injectée dans la campagne contre lui, ce qui est quand même très étrange pour une simple élection au Congrès. Je pense que ça renvoie une mauvaise image, au sens large — des sionistes — parce que ça montre simplement que la démocratie américaine, en fait, il suffit d'y mettre assez d'argent, et celui qui en a le plus finit par gagner. Et si on devait résumer les problèmes de toute notre société, on pourrait difficilement trouver mieux que ça : oui, voilà, celui qui a le plus d'argent gagne, encore et encore, et ça ne fait qu'empirer. C'est une description assez juste, je trouve. Et la défaite de Matt Gaetz semble encore une fois confirmer cette règle.

#Pascal

Oui, je me demande encore ce qui a pu pousser Marjorie Taylor Greene à abandonner son siège... mais bon, ce sera peut-être une discussion pour une autre fois. Je ne sais pas. Aaron, merci beaucoup pour cette conversation très approfondie. J'apprécie vraiment qu'on puisse aussi parler de la façon dont on débat des choses. Pour ceux qui veulent trouver ton livre, il suffit de chercher *American Exception : Empire and the Deep State* sur Google. Et sinon, où peuvent-ils aller pour découvrir ton travail ?

#Aaron Good

Le podcast **American Exception** sur Patreon, c'est ce qui me permet de subvenir à mes besoins. On a maintenant environ trois cents épisodes, sur beaucoup de sujets différents. On va assez en profondeur dans certains d'entre eux, donc j'encourage vraiment les gens à y jeter un œil, s'ils aiment les podcasts et s'ils s'intéressent à ce genre de contenu, qui est, disons-le, très peu abordé chez les universitaires de gauche. Donc voilà, je te remercie vraiment de m'avoir donné l'occasion d'en parler, parce que j'y réfléchis tout le temps, et c'est bien de pouvoir toucher ton public.

#Pascal

Et le bon côté, c'est qu'on le fait vraiment. Comme tout le monde qui écoute en ce moment et qui y réfléchit aussi. Et réfléchir ensemble, ça aide, parce qu'à un moment donné, on finira peut-être par avancer. Alors, tout le monde, le podcast **American Exception** — allez-y, écoutez-le, et abonnez-vous. Soutenez Aaron Good, ainsi que la recherche et le journalisme indépendants. Aaron Good, merci beaucoup d'avoir pris le temps d'être avec nous aujourd'hui.

#Aaron Good

Merci.